

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

TEMPERATURE

Judi 24 juillet 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (78, 80, 80, 78).

L'alimentation d'une Métropole.

Des recherches ont été faites, dans les milieux s'occupant de l'alimentation londonienne, afin de voir quels animaux originaux on pourrait importer des colonies anglaises pour servir de viande à boucherie et faire concurrence aux fastidieux bœufs et moutons.

Il y a bien, dans la Rhodésie, une sorte d'antilope, l'élan, dont la chair est très fine, mais il n'existe encore aucune installation pour la transporter dans des appareils frigorifiques, et d'ailleurs, les frais de transport jusqu'à la côte seraient passablement élevés.

L'Australie a bien le kangourou, dont la queue est, paraît-il, un mets des plus délicats, mais cet animal est très sauvage, et il est difficile de s'en procurer, même dans les grandes villes australiennes.

Le Canada a un ours excellent, mais il ne peut l'offrir, car les lois canadiennes interdisent de tuer le gibier en grandes quantités.

La colonie du Cap a bien une sorte d'antilope, et l'on fit des essais avec cette viande, mais les Londoniens trouvèrent l'animal trop maigre.

Et le bœuf et le mouton continuent à régner.

La protection des jeunes filles.

Dans un sentiment de pudeur honorable, mais bien dangereux, les parents et les éducateurs hésitent à mettre la jeune fille en garde contre les périls qui la menacent perpétuellement. Ils s'efforcent mieux de la laisser exposée à sa perte que de lui signaler dans quels pièges elle peut tomber.

Aux Etats-Unis, on commence à revenir de ce scrupule. On pense qu'il vaut mieux dissiper quelques ignorances virginales et sauver des milliers d'existences. Dans les gares et dans les trains, on affiche de recommandations très significatives pour avertir la jeune fille: de ne point s'arrêter dans les rassemblements, de ne pas accueillir les invitations des inconnus même les plus respectables en apparence, de ne pas accepter des bonbons ou des fleurs qui pourraient contenir un narcotique, de ne pas suivre aveuglément le messageur qui leur annonce un accident

survenu dans leur famille, de ne pas même secourir une femme qui s'évanouit auprès d'elles.

Tout est suspect. Des drames sans nombre, qu'on ose à peine conter, qui pourtant se répètent chaque jour dans les grandes cités, prouvent que la jeune fille ne se montrera jamais trop prudente quand elle est séparée de ses gardiens naturels.

UNE MARTINQUAISE

Bisaieule de l'ex-sultan Abdul-Hamid II

On pouvait lire au mois de Juillet 1902 dans les journaux de Constantinople ces quelques lignes imprimées en gros caractères: "Au cours de l'audience accordée hier à S. Exc. M. Constant, ambassadeur de France, S. M. I. le sultan, profondément ému de la catastrophe qui vient de frapper les populations de la Martinique, a annoncé qu'il leur ferait parvenir une somme de 20.000 francs."

Ce beau geste de souverain philanthrope ne surprendra que ceux qui, ignorant la science hyppocrite des convenances internationales, trouveront surprenant qu'Abdul-Hamid n'ait pas songé d'abord à secourir les innombrables victimes de cet autre volcan sur lequel, comme dirait Joseph Prudhomme, naviguait le char de l'Etat ottoman, et dont le palais de Yildiz était le cratère en éternelle activité. Cette charité du padischah, qui commence par les petites Antilles, n'est pas si mal ordonnée qu'elle le semble, et le souverain ne faisait qu'accomplir ainsi, sans le savoir sans doute un devoir filial envers une terre d'où il tirait lui-même sa lointaine origine; en effet, sa bisaieule maternelle, la sultane favorite d'Abdul-Hamid Ier, était une Martiniquaise, née Aimée Dubuc de Rivery, et elle était parente de cette autre créole, Josephine Tascher de La Pagerie, qui fut plus tard Mme la vicomtesse de Beauharnais, puis Mme Bonaparte et l'impératrice des Français.

Il est singulièrement étrange le double roman de ces jeunes Françaises d'outre-mer qui, d'une obscure petite île perdue au fond de l'Atlantique, devaient parvenir chacune à un trône impérial et régner, par la seule puissance de leur beauté, l'une sur l'Orient, l'autre sur l'Occident! Les deux cousines — car les Tascher et les Dubuc étaient apparentées — semblaient pourtant appelées, comme leurs mères, à mener une existence paisible et ignorée dans le petit coin de terre où elles étaient nées; les voyages à cette époque étaient longs, coûteux et périlleux, et il était rare que des jeunes créoles des Antilles s'éloignassent de leurs familles pour venir en France.

Mais les arrêts de la destinée triomphent de tous les obstacles. Josephine Tascher de La Pagerie avait, on le sait, épousé le vicomte Alexandre de Beauharnais, né comme elle à la Martinique, un compagnon de Rochambeau et de La Fayette dans la guerre de l'Indépendance; un gentilhomme fit venir sa femme en France, où il était envoyé comme député aux états généraux, et, quand il eut péri victime de la Terreur, sa veuve épousa le général Bonaparte.

Quant à la jeune Aimée Dubuc de Rivery, née en 1756, dans la commune du Robert, à la Martinique, ses parents, dérogeant aux habitudes du pays, l'envoyèrent

à l'âge de neuf ans faire ses études à Nantes, chez les Dames de la Visitation; elle y resta neuf années, fut une élève modèle, et ses éducatrices ne tarissaient pas d'éloges sur les qualités de son esprit et de son cœur.

En 1774, ayant achevé ses études, elle se rembarqua en compagnie d'une gouvernante pour rentrer dans son pays. Elle avait alors dix-huit ans, et, au témoignage de son beau-frère, M. Marlet, qui a laissé une lettre trouvée aux archives de l'ambassade de France à Constantinople et datée du 24 janvier 1821, — postérieure de quatre ans à la mort de notre héroïne, — "elle possédait tous les avantages de la plus grande beauté réunis à toutes les grâces de nos plus aimables Françaises."

Le voyage qu'entreprenait la jeune créole devait être fertile en aventures. La mer était mauvaise et le bâtiment très vieux, une voie d'eau se déclara et on allait sombrer, quand un navire en route pour Majorque vint à passer, porta secours aux naufragés et les prit à son bord. Comme il approchait de sa destination, il fut surpris par un corsaire algérien; l'équipage et les passagers furent capturés et conduits à Alger, où ils furent vendus au marché aux esclaves.

La jeune Aimée fut achetée par le dey lui-même, — ce qui constitue, selon ce bon M. Marlet, l'un de ces incidents qu'on aurait pu considérer comme fâcheux pour la belle créole, mais qui, dans l'ordre de sa destinée, n'étaient qu'autant d'acheminements à sa grande future."

Le dey, en effet, ne garda pas pour lui sa précieuse acquisition; en aimable vassal il offrit respectueusement cette perle des Antilles au puissant padischah des Ottomans, Sa Hauteuse Abdul-Hamid Ier, qui en fit l'ornement le plus précieux de son harem dans le Vieux-Sérai de Stamboul.

Ce genre de don était alors parfaitement dans les usages, et il n'est même encore de nos jours; certains gouverneurs d'Asie Mineure envoient parfois au Grand Turc les plus belles jeunes filles de leur province, choisies presque exclusivement parmi les familles circassiennes. Mais, au dix-huitième siècle, le harem impérial n'était guère peuplé que de chrétiennes capturées et converties à l'islamisme (Slaves, Grecques, Arméniennes, Italiennes et de musulmanes (Géorgiennes, Persanes, Syriennes, mais non point de Turques, les filles des Ottomans ne pouvant être réduites en servitude, et les sultans, depuis Ibrahim Ier, ne perpétuant leur descendance que par des esclaves.

L'existence de la charmante Martiniquaise fut sans doute aussi ennuyeuse que splendide, son seigneur et maître était d'humeur plutôt morose, puisqu'il occupait surtout ses loisirs, au dire de l'historien, à calligraphier le Coran. Pourtant les charmes d'Aimée, l'éducation soignée qu'elle avait reçue au couvent de Nantes, les talents d'agrément qu'elle y avait acquis, furent appréciés comme ils le méritaient par le padischah, grand connaisseur en féminités comme tous les souverains orientaux, car il l'adjoignit à ses sept cadines favorites et, même, lui accorda bientôt sa préférence exclusive. De cet amour, qui dura de 1774 à 1789, naquit Mahmoud, qui devait succéder en 1808 au sultan Moustapha IV. Mais bien avant cet événement, sous le règne de Selim III, qui remplaça son oncle Abdul-Hamid Ier sur le trône des

padischahs, la cadine Aimée, restée bien française, semblait avoir joué un rôle politique, très important, notamment en 1807, en secondant Sébastiani dans les efforts qu'il déploya pour encourager le sultan à résister à l'Angleterre et à ne pas prendre part à la coalition contre Napoléon.

C'est encore elle qui dirigea l'éducation relativement très bonne que reçut son fils Mahmoud et qui lui inspira les principes civilisateurs de cette politique d'où devait lui venir un jour le surnom de "Réformateur."

La destinée de Josephine fut sans doute plus éblouissante, mais peut-être au fond moins heureuse. Cette glorieuse couronne qu'un pape lui apporta de Rome et dont l'amour d'un César triomphant la ceignit, devait être un poids écrasant pour sa tête frivole et charmante, jusqu'à ce que le caprice vaniteux ou plutôt l'ambition d'un despote l'en dépouillât brutalement. Et tandis qu'elle s'éteignait dans l'abandon, épouse répudiée d'un banan, sa parente Aimée Dubuc de Rivery, dont jamais la dignité de femme ne fut effleurée d'une insulte, d'un soupçon, veuve vénérée d'un sultan, mourut au faite de la puissance, dans les bras d'un fils aimant et respectueux, et toute la cour du grand padischah pleurerait la valide-sultane.

Quatre ans après cet événement, en 1821, le sultan Mahmoud envoya un drogman à la Martinique chargé de faire des recherches sur la famille de sa mère. Pourtant l'histoire officielle des sultans ne nous apprend rien de ce sujet, et Abdul-Hamid II, qui fut si peu sympathique à Napoléon III lors de la visite qu'il fit à Paris en 1867 avec son oncle le sultan Abdul-Aziz, ignore peut-être lui-même qu'il a certainement dans les veines quelques gouttes de sang créole.

Le Trésor de guerre de l'Allemagne.

Tout récemment, le Reichstag a adopté un projet de loi augmentant de 300 millions de francs (60 millions de dollars) de trésor de guerre qui, jusqu'ici, se montait à 150 millions, conservés dans la tour Jules, de Spandau, "Julius turm." A cet effet, 150 millions en or seront retirés de la circulation et remplacés par du papier-monnaie, et 150 millions d'argent monnayé seront frappés spécialement.

Le trésor de guerre allemand atteindra donc ainsi 450 millions (90 millions de dollars). Au moment où la loi fut discutée au Reichstag, un député, en sa qualité de membre de la commission de la Dette publique, visita la fameuse tour qui renferme le trésor. Et voici la description qu'il en donna le lendemain, dans une feuille rhénane: "Le trésor, écrit-il, est conservé dans 1,200 caisses. Toutes renferment dix sacs contenant chacun 10,000 marks en or, soit 100,000 marks par caisse.

Celles-ci sont oblongues, en bois très résistant, entourées de ferrettes; et chacune porte six cachets apposés par l'administration du Trésor impérial.

"La pièce du rez-de-chaussée de la Julisturm contient 530 caisses; celle du premier, 750. Incessamment, on vérifie leur contenu, au hasard. Les six cachets doivent être intacts, bien entendu; on en brise alors quelques-uns et les caisses sont ouvertes.

"Dans chaque caisse, les dix sacs d'or sont ainsi répartis: huit sacs pour les pièces de vingt marks, deux pour celles de dix marks. Toutes les pièces du trésor

de Spandau sont aux mille-milles 1872 et 1873. Les caisses désignées pour la vérification sont pesées brutes, puis on les ouvre et l'on pèse séparément les dix sacs.

"Un sac par caisse est ouvert et l'on pèse son contenu sur une balance. On sait ainsi que 10,000 marks pèsent 3 kilos 9825.

"Les 1,200 caisses de la "Julisturm" pèsent environ, brutes, 52,000 kilos. Leur poids d'or est de 37,790 kilos."

Les Allemands sont, paraît-il, très fiers de leur coffre-fort de Spandau; évidemment, l'idée d'une tour remplie d'or ne manque pas de pittoresque. Mais heureusement pour la tranquillité de l'Europe il y a mieux dans les caves de la Banque de France!

Quelle est votre allure?

Si vous faites, en marchant, de grands pas rapides, vous êtes d'un caractère actif, violent et agressif; de grands pas lents indiquent, au contraire, une force tranquille et de l'opiniâtreté; si vous faites de petits pas rapides (comme les femmes), c'est que vous serez doué d'un esprit frivole et superficiel et de petits pas lents seront l'indice d'un esprit candide et contemplatif. Telles sont les quatre catégories dans lesquelles une revue médicale range les hommes.

Mais alors, où classera-t-on les culs-de-jatte?

Pauvres baleines!

M. Edmond Perrier, le directeur du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, a signalé tout récemment à l'Académie des sciences la chasse acharnée qui est faite aux baleines. Et pour peu que cette extermination continue, on ne trouvera plus de baleines que dans... le corset des dames. Aujourd'hui, trente compagnies de commerce et de pêche, pas une de plus, pas une de moins, s'occupent à l'extermination du dernier troupeau de Neptune; M. Perrier signale qu'elles font de 20 à 400 000 de bénéfices et donnent par ces chiffres une émouvante idée du massacre, attendu qu'un équipage ne commence à faire ses frais que lorsqu'il a tué cent cétaqués au moins!

MATELOTS GREVISTES EN JUGEMENT.

Quarante quatre matelots grévistes récemment condamnés des navires de la "United Fruit Co." ont comparu hier devant la Cour Criminelle, sous l'accusation d'avoir pris part à une émeute. Les débats ont duré jusqu'à l'ajournement de la Cour, et l'affaire sera rouverte aujourd'hui.

Edition Hebdomadaire de "L'Abcille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières — littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abcille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

Quand tu ne sais si l'action que tu médites est bonne ou mauvaise, abstiens-toi.

Advertisement for Jackson Brewing Co. PORE FOOD BEER. Includes logo and text: "L'intolérance de la Prohibition est du même genre et de la même sorte que l'intolérance du Puritanisme. Les deux sont aussi opposés à la liberté que les ténébreux à la lumière. Leur existence admettent un principe de liberté tyrannique, qui voudrait imposer ses règles à tous les hommes, et agit comme un vent d'été en sautoir ou d'une autre contre ceux dont une vigilance éternelle est la seule sauvegarde. Nous engageons ceux qui aiment leur liberté pour en abuser à se méfier de la Prohibition. Essayez Notre Bière Bohémienne JACKSON BREWING CO., Tous Decatur et Jefferson Lawrence Fabacher, Président. Adolph Damsch, Vice-Prés. Geo. Cortling, Sec. Trés. (Jon. Malcher, Secrétaire. Nous Vous Invitons à Visiter Notre Brasserie.

The N. O. Bee Publishing Co., Ltd. 323 Chartres Street NEW ORLEANS. SPÉCIALITÉ DE TRAVAUX EN FRANÇAIS. TRANDUCTIONS EN Français, Anglais, Espagnol, Italien, Allemand et Hollandais.

FRENCH DRY CLEANING. (Nettoyage à sec Français). Pas une fantaisie ni une mode, mais une industrie qui est maintenant une nécessité. Change département est sous la supervision directe d'une administration expérimentée et compétente. Téléphonez Main 3897 et nous enverrons un sollicitateur directement à votre porte. New York Drying and Cleaning Co. 399 Rue St-Charles.

LES FONTAINES DE SODA. La palme hygiénique décernée à la pharmacie Cusachs.

UNE SERIE DE VOLS. Emery Powell, un étranger, ayant posé sa valise hier soir, sur un banc au dépôt du chemin de fer Louisville et Nashville, s'absenta pendant quelques minutes, et quand il revint, la valise avait disparu. Elle contenait des vêtements, évalués à \$10.

Robert R. Smith, de Poplarville, Miss., s'est plaint à la police, hier soir, qu'un voleur lui avait enlevé dans sa chambre, à la pension tenue par Mme Caroline Blair, au No. 838 rue St. Charles, une montre en or, \$24 en monnaie et plusieurs menus objets.

Hier soir des voleurs ont pénétré dans le magasin de Solomon Gohn, au No. 810 rue Poydras, et ont emporté dix paires de souliers valant \$31.25.

"Nous avons toujours vanté la qualité et la pureté des boissons débitées à nos fontaines," dit-il, "et maintenant, notre dire est

plètement confirmé par le bureau de santé de l'Etat, l'autorité suprême dans toutes les questions d'hygiène et de propreté."

Excursion Steamer Louis Dolly. Mercredi, Samedi, Dimanche. Fort Espagnol à Mandeville.

Feuilleton de l'Abcille de la N. O.

Commencé le 24 Juil 1913.

La Meilleure Part

(Suite)

Situé côté à côté avec le jardin des vivantes, fermé par des palissades légères, planté de deux ou trois arbres robustes et éternellement verts, le jardin des morts ne renfermait ni pierres tombales, ni chapelles, ni couronnes, ni grilles, ni noms, ni rien; rien que de la terre surélevée par endroits en tumulus géométriques. Des croix noires les surmontaient, des croix autour desquelles on avait disposé quelques coquillages, ramassés sans doute par une converse sur la grève. Au bout de quelques semaines, les tumulus s'effondraient, les arêtes s'arrondissaient, et la boue recouvrait les noms ornements qui distinguaient encore cette mort-ci de celle-là. Au bout de trois mois, la croix était brisée; au bout d'une année, le sol aplani avait tout dévoré, le cadavre d'aujourd'hui prenait la place du cadavre d'hier et les rameaux plus forts ombra-

geaient de feuilles plus larges la terre toujours silencieuse.

Cette perspective d'être si vite et si complètement oubliée, cette image matérielle de la destruction totale, loin d'attrister Marie-Thérèse, la remplissait d'une confiance impuissable. Renoncer au tombeau personnel pour se contenter de cette espèce de fosse commune, lui semblait la chose la plus facile et la plus enviable en même temps; car, ce médiocre sacrifice lui étant généreusement comploté, la place éternelle serait pour elle d'autant plus haute que la terre aurait été plus chichement mesurée à sa dépouille passagère. Elle remerciait Dieu de la possibilité de ce renoncement-là, comme de tous les autres, et, le soir, le matin, à la chapelle dans sa cellule au jardin pendant la courte promenade qu'elle faisait chaque jour, partout, toujours, elle se répétait les deux versets de l'Evangile qui avaient été écrits et seraient à jamais la loi aussi bien que la consolation de sa vie: "Le Seigneur lui répondit: "Marie-Thérèse, vous vous en quittez et vous agitez pour beaucoup de choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée."

Bien qu'elle eût, à son entrée au couvent, changé de nom, elle ne pouvait oublier que ces mois de Jésus-Christ s'appliquaient de

toute façon à elle. Marie, dans la maison trop petite pour son activité, s'agitait, tourbillonnait, ordonnait à tort et à travers. Marie regardait l'hoïe aimé, l'hoïe qu'elle ne devait posséder qu'un instant; elle recueillait les paroles qui tombaient de ses lèvres; elle guettait sa méditation silencieuse, son sourire, un geste de ses doigts. "Elle avait choisi la Meilleure Part." N'était-ce pas là de la part du Seigneur, un conseil particulier donné au début des siècles à la Bernadine d'aujourd'hui? N'était-ce point un avis très doux murmuré à demi-voix, un encouragement très ferme, une promesse irrévocable? Était-il permis, après cela, de douter de la destinée, et n'était-ce pas fallu inscrire en lettres d'or cette réponse divine sur le mur blanc de toutes les cellules, à la porte de la chapelle ou sur la grille même qui défendait l'entrée de cette maison tranquille? ...

Ainsi, ces pensées revenaient tour à tour à l'esprit de Marie-Thérèse et se précisaient à mesure que les semaines, les mois et les années s'écoulaient avec la monotonie d'une vie sans secousses. Elle ne recevait que rarement des nouvelles de Tartas, car nul chez elle, sauf son frère parvenu en apprentissage à Bordeaux, ne savait écrire. Il fallait attendre la complaisance d'un voisin et dicter laborieusement quel-

ques lignes. Les lettres, dès lors, étaient toujours pareilles, semblables à des procès-verbaux embarrassés, avec toutes sortes de redites et de phrases ambiguës, d'une obscurité énervante, d'un style si impersonnel, que Marie-Thérèse était forcée souvent de se demander par qui elles avaient été pensées: "...Le père est toujours bien vigoureux, mais l'hiver l'a bien fatigué; la mère est triste de n'avoir plus d'enfant près d'elle; on regrette le garçon..."

Marie-Thérèse en vint bientôt à ne plus chercher sur ces feuilles grossières une signification présente; elle les parcourait vite, sans déchiffrer le mystère des formules imprécises. Elle savait bien qu'un fait important lui serait, malgré tout, communiqué. Elle n'ignorait jamais longtemps les quelques événements qui pouvaient survenir dans la vie de sa pauvre famille. De son côté, elle composait tous les jours une lettre courte et claire, où elle essayait, sous le plus de simplicité possible, de faire tenir le plus d'utiles vérités. Son esprit, naturellement élevé, s'était assoupli et affiné au contact des écrivains mystiques dont elle se nourrissait, et peut-être plus encore par le travail d'un perpétuel remplissage d'une constante méditation, qui était beaucoup de détails, sans doute, qu'elle savait comprendre et qu'elle ne pouvait

traiter; mais les conseils de piété et de résignation qu'elle donnait n'étaient pas moins des objets d'étonnement et d'admiration pour ses vieux parents. Ils s'engourdisaient alors de cette fille étrange qui, enfant de leur chair, ne semblait pas l'enfant de leur esprit, et ils se demandaient avec une vénération craintive quelle pouvait être cette maison qu'il habitait et où ils n'étaient jamais entrés, où ils n'avaient jamais songé à entrer; car le voyage coûtait trop cher, était trop long, et l'on ne pouvait abandonner pendant plusieurs jours la maison, les bêtes et la culture.

II

Dans le couvent des Bernardines, il se passait quelquefois de petits événements dont les cercles vides s'amusaient longtemps, mais auxquels Marie-Thérèse demeurait volontairement étrangère. Le changement d'un prieure, les mécontentements évitables, les petites querelles — de choses dont ses compagnes grossissaient à qui mieux mieux l'importance, et auxquelles elle ne faisait, sans affectation d'indifférence, aucune espèce d'attention! Elle n'avait pas besoin de ces frivoles distractions qui alimentent la curiosité, meublent un instant l'esprit, facilitent les bavardages dont les règles les plus sévères elles-mêmes ne peuvent venir à

bout. Les rumeurs passagères, les nouvelles absurdes qui entraînent de temps en temps dans la maison, venant on ne sait d'où, forçant grilles, clôture et règlement, effleuraient sans l'atteindre. Était-ce la mort du Pape, qu'un matin, affolée, violant toute loi, une Mère annonçait en sanglotant? Était-ce une visite domiciliaire prescrite par une commission d'hygiène? Était-ce une révolution sanglante et la restauration du roi? ... Seule, au milieu du bruit, de l'agitation et des bras au ciel, Marie-Thérèse demeurait incrédule, avec, aux lèvres, une des paroles coutumières de la sagesse chrétienne: ...

Les autres sœurs alors la compareraient à saint Thomas et s'éloignaient d'elle; elles en vinrent peu à peu à lui faire grâce de tous leurs bavardages. Elle s'adonnait à un milieu de la maison close, et la paix divine l'enveloppait délicieusement d'un parfum de plus en plus subtil et de plus en plus pénétrant. Elle était enfermée dans sa cellule nue, quand un coup frappé à la porte l'arrêtait qu'il fallait descendre sans retard. C'étaient toujours pour elle des réveils douloureux; jamais elle n'en sentit plus cruellement la souffrance. Les regards lointains, l'esprit absent, elle n'écouta pas d'abord les paroles qui bourdonnaient autour d'elle; mais, comme

le tumulte augmentait et que, de tous côtés, partaient des sanglots, des cris, des mots désespérés, elle fit un effort pour retomber dans le cours de la réalité, et elle comprit enfin pourquoi on l'avait fait appeler et quelle nouvelle bouleversait ainsi la vie du couvent. Les Bernadines se séparaient sur-le-champ; il fallait, avant la nuit, quitter la maison, emporter ce que l'on possédait et retourner, qui à la ville, qui au village, dans des familles qui ne les attendaient plus, à tous ces lieux d'où elles étaient parties, et où elles croyaient ne jamais revenir.

C'étaient les ordres formels et définitifs de l'Évêque. Il fallait se hâter et obéir. Quand elle se fut rendu compte de ces immenses bouleversements, Marie-Thérèse éprouva beaucoup plus de surprise que de peine. Tout cela lui sembla insensé, ridicule, absurde, facile à force d'être extraordinaire. Rien de ce qu'on prévoyait n'arriverait jamais, ne pouvait arriver, car c'était impossible, et Dieu ne le permettrait pas. Aussi, fut-ce presque inconsciemment qu'elle murmura, tranquille au milieu de l'agitation, souriante entre les larmes, son habituel: "— Que la volonté de Dieu soit faite!" Et elle accepta tout de suite l'épreuve, avec — au fond d'elle-